

« Madame de la Carlière » / « Jacques et son Maître »

Marie-Ange Depierre

Number 49, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26551ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Depierre, M.-A. (1988). Review of [« Madame de la Carlière » / « Jacques et son Maître »]. *Jeu*, (49), 216–219.

vaudage, de la metteuse en scène: la première est réduite à n'être qu'une Araminte roucouillante et pâmée; la seconde, qu'une soubrette accorte tirée de Labiche. Le rythme de la pièce est lui-même subordonné à la farce: comme dans n'importe quelle comédie de situation télévisée, des espaces ont été ménagés pour le rire du public, qui ne s'y trompe pas. Bon enfant, il rit quand on le lui indique.

Lorsque la comédie de Marivaux touche au drame, les comédiens sont bien obligés — encore que ce ne soit que passer — de changer de registre. Julien Genay y réussit: il est le seul membre de la distribution à ne pas jouer ce Marivaux comme si c'était du Molière. Gisèle Schmidt joue le rôle de Madame Argance sur son habituel ton monocorde, qui n'a rien à envier au jeu atone et gris de Robert Toupin, Dorante gourmé à qui l'on semble avoir interdit de se déplacer sur scène. Dans les rares moments où on ne lui demande pas de s'esclaffer, le public, indécis, éternel; il n'a pas l'impression de manquer grand-chose.

Ceci dit, Charlotte Boisjoli se permet dans la mise en scène une audace qui laisse le spectateur stupéfait. Audace: elle a demandé à une femme de jouer le rôle (anecdotique, il est vrai) du garçon joaillier. Stupéfaction: que cela peut-il bien vouloir dire? Quand Araminte déclare à Dorante qu'«il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire» et qu'«on doit [les] lui pardonner lorsqu'il a réussi», elle montre qu'elle a su distinguer la fin des moyens; Charlotte Boisjoli aurait eu intérêt à méditer cette vérité.

benoît melançon

«madame de la carlière»/ «jacques et son maître»

«Madame de la Carlière». Texte de Denis Diderot; adaptation: Élisabeth de Fontenay. Mise en scène: Pierre Tabard. Avec Pierre Tabard et Catherine Sellers. Coproduction de la Comédie-Française, du Théâtre National de l'Odéon et des Spectacles Rémy Renoux, présentée par le Théâtre Distinct de l'Université d'Ottawa, les 17 et 18 novembre 1988.

«Jacques et son Maître». Texte de Milan Kundera, d'après Diderot. Mise en scène: Claire Faubert; décor: Roy Robitscheck; costumes: Angela Haché; éclairage: Robert de Mestral. Avec des étudiantes et des étudiants du Département de théâtre. Production de la Comédie des Deux Rives de l'Université d'Ottawa, présentée du 6 au 10 décembre 1988.

diderot à ottawa: deux événements, deux fêtes de l'intelligence

En cette première moitié de saison théâtrale l'Université d'Ottawa a choyé son public puisqu'en l'espace de trois semaines, elle lui a donné le plaisir d'assister à deux pièces pleines d'humour, de fantaisie et d'intelligence, basées sur deux textes de Diderot, *Madame de la Carlière* et *Jacques le Fataliste*, devenu *Jacques et son Maître* dans l'adaptation qu'en a faite Milan Kundera. Le Département de théâtre de l'Université d'Ottawa qui a choisi de faire de l'année 1988-1989 une année commémorative des Lumières, de la Révolution et du Romantisme¹, ne pouvait mieux choisir.

«madame de la carlière»: entre jouissance et plaisir

Madame de la Carlière était présentée par le Théâtre Distinct, nouvelle troupe (créée cet été) qui s'est donné pour mandat d'offrir au public des spectacles différents de ceux que l'on a pu voir jusqu'à présent dans la vie théâtrale outaouaise, tout en servant de

1. Ce choix a déjà valu au public outaouais de voir *La (Seconde) Surprise de l'Amour* de Marivaux, en septembre, et *Lady Audley's Secret* de C.H. Hazlewood, présenté en novembre par la Drama Guild, section anglaise du Département de théâtre.



Pierre Tabard et Catherine Sellers, les interprètes magnifiques de *Madame de la Carlière*.

trempin aux talents locaux mais aussi de lieu d'accueil d'autres troupes. C'est dans ce cadre d'ouverture à la différence que nous a été donné le plaisir de voir la pièce de Diderot dans une coproduction française.

Cette pièce, magnifiquement interprétée par Catherine Sellers et Pierre Tabard, nous plongeait dans une révolution de la pensée et des sentiments puisque comme le remarquait l'adaptatrice de l'oeuvre de Diderot, Élisabeth de Fontenay: «Ce fut proprement être révolutionnaire que de rêver en 1772, l'instauration de la transparence, de l'égalité et de l'amitié entre ceux qui unissent leurs vies.» Cette passion, cet enthousiasme pour la vérité de l'être revendiqués par Madame de la Carlière dans un choix d'union librement consentie s'opposant à l'institution du mariage et à ses fâcheuses conséquences d'hypocrisie et de tromperie, étaient superbement rendus par la voix si spéciale de Catherine Sellers. Cette voix, à la fois chaude, voilée et rocailleuse, nous interpellait dans un mouvement partagé de plaisir du texte, dans son sens le plus barthésien de «valeur passée au rang somptueux de signi-

fiant²». Mais, par le grain de sa voix, ce mélange de timbre et de langage, Catherine Sellers nous projetait parfois sur les rives d'une «écriture à haute voix»³, qui la faisait abandonner le plaisir du texte, du sens et de langage pour nous plonger dans la jouissance plus primitive du texte, «un texte où l'on puisse entendre le grain du gosier, la patine des consonnes, la volupté des voyelles, toute une stéréophonie de la chair profonde: l'articulation du corps, de la langue⁴».

Ce niveau de jouissance de la langue française qui était atteint parfois lors de cette représentation explique peut-être la réaction finale du public qui eut besoin d'un temps de pause pour applaudir, comme s'il avait dû se sortir lentement d'une plongée originelle, pulsionnelle, émerger d'un lieu où le texte et la peau, le corps, auraient fusionné.

2. Roland Barthes, *le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, collection «Points», 1973, p. 103.

3. *Op. cit.*, p. 104.

4. *Op. cit.*, p. 105.



Jacques et son maître, fête théâtrale réjouissante orchestrée par la Comédie des Deux Rives.

Pierre Tabard était le partenaire qui devait relancer le jeu des voix en donnant place au pouvoir du récit, car si les personnages étaient nos contemporains, c'est en se racontant l'histoire de Madame de la Carlière et du Chevalier Desroches qu'ils s'identifiaient à eux, se métamorphosaient, puis redevenaient eux-mêmes, après avoir même joué le rôle de la doxa, ce «Caquet public» qui condamne et juge l'attitude intransigeante de Madame de la Carlière.

La mise en scène de cet aller-retour de la narration à l'identification était très sobre, dépouillée comme la vérité. Avant le début de la pièce, dans l'obscurité, le cadre de l'imaginaire est tracé par la musique préromantique de Berlioz. Puis, le couple apparaît dans un long rectangle de lumière, au milieu du rideau noir du fond de scène : cadre, portrait de couple qui apparaît atemporel.

Le pouvoir d'évocation du récit est accompagné d'un minimum de gestes : un mouvement large d'ouverture d'ailes pour esquisser l'éparpillement de lettres compromettan-

tes, un châle jeté sur les épaules pour changer d'époque.

Le décor est réduit à deux chaises qui invitent à raconter et à écouter, et à deux mannequins d'osier sans tête, drapés de vêtements du XVIII^e siècle. Effigies des personnages, ils nous rappellent le monde de la fiction et de la magie ; ils agissent comme l'ombre portée des personnages, leur support à peine esquissé, qui, dans cette absence de visages peut laisser place à l'imaginaire.

Isolant ou rassemblant les deux personnages, les lumières accompagnaient encore plus le mouvement de leurs voix, comme la respiration du texte.

Tout était savamment dosé dans cette représentation pour nous donner un grand moment de raffinement qui, nous l'espérons, se reproduira en cette nouvelle saison théâtrale du Théâtre Distinct, dont le directeur, Tibor Egervari, semble avoir opté avant tout pour un choix de rigueur, pour sa programmation. Souhaitons longue vie à ce

théâtre de qualité et de différence.

«Jacques et son maître» ou le plaisir de la fête retrouvé

C'est à une production pleine de fantaisie, d'humour et d'enthousiasme que nous a conviés la Comédie des Deux Rives dans sa représentation de *Jacques et son Maître* de Milan Kundera, mise en scène par Claire Faubert.

Dès le début de la pièce, une musique de Sergio Leone nous invite au divertissement d'un «western» philosophique, sans chevaux, où le désert a été remplacé par une rampe en légère inclinaison sur la scène. Montée du chemin de la vie, mais aussi descente du temps de la mémoire où seront représentées les anecdotes qui ponctuent le récit de Jacques, de son Maître et de la femme aubergiste.

L'effet de dédoublement perpétuel de la représentation est annoncé par un grand tableau suspendu, seul ornement de la scène, représentant une vierge raphaëlique. L'art de la peinture préside donc à cette pièce construite en une succession de tableaux vivants, certains se déroulant même dans un temps simultanément, qui ponctuent l'espace comme autant de variations sur l'amour, l'amitié et le destin.

Le décor est fait d'accessoires vite apportés et emportés, qui symbolisent des lieux; deux tabourets pour la prison, trois chaises droites pour le salon de Madame de la Pommeraye, une petite table pour l'auberge, donnant ainsi un rythme rapide à l'histoire qui nous est contée, et une impression de fantaisie allègre et bien campée. Car si le conte de Diderot est une réflexion philosophique, jamais il ne tombe dans la lourdeur, et Milan Kundera, dans son adaptation, semble en avoir rehaussé toute la verve, le côté picaresque mêlé de tendresse et d'humour.

La distribution était importante: pas moins de seize acteurs (plus les rôles de paysans

et de domestiques), tous étudiants au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa, pleins d'enthousiasme et de fraîcheur, qui faisaient de cette pièce une fête partagée avec le public. Les taches de couleurs pastel du bord de la rampe et du sol de la scène accentuaient cet air de fête. La musique, le chant des acteurs pour le final et les lumières vives se situaient plus du côté de la célébration joyeuse que de la méditation qui se serait prise au sérieux.

Si parfois le jeu des acteurs était un peu raide (surtout dans les rôles secondaires), manquant de finesse et de maturité, ce défaut était vite effacé par la vivacité et l'ardeur de l'ensemble de la troupe. Marc Agostini dans le rôle de Jacques et Raynald Lamontagne dans le rôle du Maître étaient particulièrement convaincants dans un tandem aux inépuisables facettes qui se déployaient dans l'espace vide et clair de la scène, l'espace de la quête de la vie. Martine Savard dans le rôle de Madame de la Pommeraye était on ne peut plus perverse, servie par la fluidité d'une diction on ne peut plus dixhuitième.

La mise en scène de Claire Faubert alliait donc la simplicité au dynamisme, choix qui lui a permis de capter l'adhésion du public dans une entreprise d'envergure où s'alliaient l'intelligence et la fantaisie.

marie-ange depierre